



Manger à la santé de la Terre
L'agriculture bio peut nourrir le monde. L'essentiel : penser plus loin que le bord de son assiette.
Page 3



Un plaidoyer pour la vache
Deux tiers des surfaces agricoles sont des prairies. Pas question d'arrêter l'élevage des vaches.
Page 4



Respecter le sol que l'on cultive
Si l'équilibre revient en agriculture, le climat en bénéficiera.
Page 5



La Terre, un être singulier
Homme et Terre sont liés. Leur crise relationnelle d'un point de vue médical.
Page 6



L'appel des jeunes
Qu'est-ce qui anime la jeunesse ? Regard d'un militant sur le mouvement pour le climat.
Page 7

Le climat a besoin de notre changement

Il y a près de 50 ans, la National Academy of Sciences fut la première grande organisation scientifique à annoncer la menace d'un réchauffement global de la Terre.¹ C'est aujourd'hui une réalité. Que pouvons-nous faire ?



Image idyllique trompeuse : l'équilibre naturel est existentiellement menacé.

La croissance effrénée et égocentrique des pays industrialisés « leaders », dont le mode de vie consumériste sans scrupule a fait augmenter significativement les besoins énergétiques, menace l'équilibre naturel : ce constat a 50 ans.

Très alarmant

Le réchauffement global annoncé, associé à l'augmentation des émissions de carbone, est devenu manifeste. La plupart des données scientifiques sont très alarmantes.

Des résultats de recherches montrent que la concentration actuelle de CO₂, environ 410 ppm, n'a jamais atteint ce stade depuis 800 000 ans (!) – la valeur typique des « périodes chaudes » de la Terre était de 280 ppm et s'est accrue avec la révolution industrielle de 1850.

« Nous créons donc des conditions que n'avait jamais connues l'être humain depuis qu'il a appris la marche verticale. » écrivent les Prs Rahmstorf et Schellnhuber, de

l'Institut de recherche de Potsdam sur les effets du changement climatique.² La quantité de combustible fossile brûlée chaque année correspondrait « à ce qui s'est formé en un million d'années à l'époque où se constituaient les gisements de pétrole et de charbon. »

Déforestation et fonte du permafrost

La déforestation accentue l'effet de serre et la fonte du permafrost, qui libère du méthane, menace d'accé-

léraler le processus fatal et de le rendre irréversible.

Les phénomènes parlent déjà d'eux-mêmes. Glaciers et mer de glace polaire reculent ; le Groenland fond, les permafrosts commencent à dégeler, le niveau des mers s'élève, les courants marins se transforment, les événements météorologiques extrêmes se multiplient dramatiquement (canicules et sécheresses,

Suite en page 2

Nous pouvons agir

Le climat est entré dans nos vies et fait dorénavant partie des réalités dont il faut tenir compte, mieux, dont nous devons prendre soin.

La vague verte des élections aux Chambres fédérales est une expression de ce mouvement. Ce qui est attendu : un développement durable ici et maintenant. L'approche politique ne pourra pas ne pas l'intégrer davantage à la gestion des affaires publiques. Et au niveau individuel, celui de chacun de nous, que pouvons-nous faire, où pouvons-nous commencer ?

Chaque franc que nous décidons de la qualité que nous voulons trouver demain. Chaque franc que nous prêtons détermine le type d'entreprise qui mérite notre crédit – et nous prêtons déjà avec les économies déposées sur un compte. Et chaque franc que nous donnons ouvre des portes aux impulsions nouvelles que nous voulons voir fleurir.

Oui, je donne 50 francs pour la recherche en faveur du climat.

Nous pouvons agir à chaque instant de la journée avec notre argent, il suffit juste d'y mettre notre attention. Ces pages présentent quelques exemples.

Suite de la page 1

pluies torrentielles et cyclones tropicaux), l’extinction en masse d’espèces animales et végétales a commencé depuis longtemps en raison de la déstabilisation de l’écosystème. Sur de vastes parties du globe (particulièrement en Afrique et en Asie), on ne peut plus pratiquer de cultures vivrières. Les dommages causés par les nations industrielles touchent les plus pauvres.

150 000 morts par an

En 2002, une étude de l’OMS a montré que le changement climatique, alors relativement modéré, causait chaque année la mort d’au moins 150 000 personnes, notamment dans les pays en développement, par maladies cardio-vasculaires, diarrhée,

Le dernier rapport du Groupe d’experts intergouvernemental sur l’évolution du climat (GIEC), lauréate du prix Nobel de la paix en 2017, envisage un réchauffement planétaire de 6°C à l’horizon 2100 – avec des températures inconnues sur Terre depuis plusieurs millions d’années. Parallèlement, la luminosité du Soleil décline depuis le milieu du XX^e siècle, ce qui atténue l’effet de serre atmosphérique.

FausseS informations

Cette conjoncture a longtemps échappé à la conscience publique. Outre le refoulement de vérités désagréables qui remettent en question notre style de vie et notre système de valeurs, un contre-rapport au service du maintien du système a joué sciemment un rôle décisif.



infections graves et famine. Mais même en Europe, la canicule de 2003, la plus grande « catastrophe naturelle » européenne selon les assurances, provoqua 70 000 décès.

« À Paris les morgues étaient pleines, la ville a dû dresser en banlieue des tentes réfrigérantes pour abriter tous les cercueils des victimes. »³ Selon les prédictions des chercheurs, sans baisse massive immédiate au moins des émissions de gaz à effet de serre, cela n’aura été encore qu’un début.

Suite à une étude sociologique de 2013, plus de 7 milliards de dollars dans les seuls USA – venant particulièrement des multinationales des énergies fossiles – ont financé entre 2003 et 2010 des organisations de soi-disant « experts », qui ont lancé des campagnes à succès, déformant et niant les constats climatologiques.⁴ Le grand public fut systématiquement trompé : le réchauffement global serait « scientifiquement » controversé et sa cause éventuelle serait obscure et de nature passagère ; il aurait toujours

existé dans la « gestion interne de la nature ».

La « société d’externalisation » (Lessenich) doit fonctionner sans grippage, les nuisances de la société industrielle doivent être reportées sur les pays en développement, les affaires doivent continuer et les « citadelles des puissants et des riches » doivent être fortifiées – contre migrants et opposants de tous genres.⁵ Les accords internationaux certes signés sont mis en œuvre avec retard ou bloqués. Le « degré d’urgence extrême » constaté par les scientifiques n’a été pendant longtemps que peu relayé par les médias auprès des populations.

Soudaine perception aiguë

La perception générale commença à changer il y a un peu plus d’un an, lentement puis brutalement, lorsque la jeune Greta Thunberg, âgée d’à peine seize ans, cessa un vendredi d’aller à l’école, s’assit au milieu de Mynttorget à Stockholm, entre le Parlement et le château et entama sa « grève pour le climat » en raison du non-respect de l’accord de Paris, distribua des tracts citant des faits avérés et fit entendre sa lutte par Twitter et Instagram.

Elle appela à des grèves d’élèves qui prirent rapidement une ampleur internationale et devint soudain omniprésente – petite, presque une enfant, mais assurée et calme, parlant de façon claire et concentrée, même sur les grandes scènes comme la Conférence de l’ONU sur le climat à Katowice (décembre 2018), le Forum économique international de Davos en janvier 2019 et à Bruxelles devant le Comité économique et social européen.

Courageuse, convaincue et convaincante

« Nous allons sacrifier notre civilisation pour qu’une minorité puisse continuer de gagner d’énormes sommes d’argent. Nous allons sacrifier la biosphère pour que les riches des pays comme le mien puissent vivre dans le luxe. [...] Nous ne sommes pas venus ici pour prier les chefs des gouvernements du monde de se soucier de nous. Ils nous ont ignorés dans le passé et nous ignoreront encore. Il leur manque des excuses, il nous manque

du temps. Nous sommes venus pour vous faire savoir que le changement vient, que cela vous plaise ou non. Le pouvoir véritable appartient aux êtres humains. »⁶

« Une chance : la révolution de la durabilité »

Greta Thunberg a réussi en peu de temps à sensibiliser sur ce thème presque toute une génération d’élèves, et beaucoup d’autres classes d’âge. Elle est devenue une star, accompagnée et poursuivie par les journalistes, suscitant admiration mais aussi haine et calomnie. Elle a toutefois profité de ces médias pour que soient pris en conscience le problème et la nécessité absolue du changement de la société industrielle, de ses bases idéologiques et de son mode de vie.

Elle n’a pas touché que la jeunesse. Les politiques à ses côtés ont semblé ébranlés, par elle et par les protestations grandissantes. Il y eut soudain des débats publics sur le bref délai restant pour stabiliser l’écosystème, il y eut des sommets sur le climat et des « commissions pour le climat ».

Exigence d’une nouvelle économie et de nouveau mode de vie

La surprenante jeune suédoise ne parle pas seulement d’émissions de CO₂, mais aussi de l’impérative nécessité d’une nouvelle économie et d’un nouveau mode de vie.

À Bruxelles, elle dit qu’association et coopération devraient remplacer pouvoir et concurrence, dans un autre type de société à venir dont il existe déjà des modèles.

Précisément dans le domaine d’initiatives climatiques efficaces, il y a en effet des exemples convaincants de « manières de penser totalement nouvelles » et d’un autre comportement économique, décliné dans le domaine écologique et social. Alors que les États nationaux, malgré les déclarations sur le climat, de Kyoto à Paris, sont restés jusqu’alors immobiles, sans volonté ni capacité de changement, des initiatives locales pilotes se sont développées, ainsi que des réseaux de coopération,

« pionniers de la durabilité », « First Movers ».

Pionniers de la durabilité depuis 1920

Le Goetheanum et son École supérieure libre de science de l’esprit sont également actifs en ce sens – depuis leur inauguration à l’automne 1920. Rudolf Steiner plaça dès l’origine le Goetheanum au cœur de « la détresse de l’époque » et chercha, sur la base d’une compréhension spirituelle approfondie de l’homme et du monde, à montrer et à soutenir des perspectives et des initiatives concrètes pour travailler de façon humaine et écologique dans différents domaines de la civilisation.⁷

Ces bases méthodologiques se sont répandues dans le monde, depuis la Suisse, au cours des cent dernières années et se sont avérées fécondes, pour la pédagogie, la médecine, les sciences et l’agriculture, l’économie et la vie sociale. Le Goetheanum et son École supérieure libre de science de l’esprit ont été conçus comme centre d’enseignement, de recherche et d’application pratique d’une approche différente de l’homme et de la création, fondée sur une vision pénétrante de l’être humain et de ses conditions d’existence complexes sur terre, de ses composantes intérieures et extérieures et de ses responsabilités.

Des chances pour un nouveau départ

Les climatologues disposent de scénarios d’une stabilisation encore possible de la situation par une « révolution de la durabilité », qui englobe un autre style de vie et une « économie fraternelle », d’autres formes de gestion énergétique et d’alimentation, d’agriculture et d’élevage dans l’esprit d’un nouveau social. Ils voient la « chance d’un nouveau départ »⁸ dans une conscience devenue globale, mais dont l’avènement est urgent. Les « pionniers de la durabilité » doivent recevoir tous les soutiens possibles.

Prof. Dr med. Peter Selg, Ita Wegman Institut für anthroposophische Grundlagenforschung (Arlesheim, CH)

1) Pour les données suivantes, voir Rahmstorf, S., Schellnhuber, H. J. : Der Klimawandel, München 8 2018

2) Ibid., p 33

3) Ibid., p. 69

4) Brulle, R.J. : Institutionalizing Delay : Foundation Funding and the Creation of U.S. Climate Change Counter-Movement Organisations.

Climatic Change, 122, 2013, pp. 681-694

Voir également : Oreskes, N., Conway, E. M. : Die Machiavellis der Wissenschaft : Das Netzwerk des Leugnens, Weinheim 2014

5) Voir Lessenich, S. : À côté de nous le déluge. La société d’externalisation et son prix, éd. Écosociété 2019

6) Thunberg, G. : « Ich will, dass ihr in Panik geratet. Meine Reden zum Klimaschutz, Frankfurt a. M., 32019, p. 39

7) Voir Selg, P. : Rudolf Steiner 1861-1925. Lebens- und Werkgeschichte, 7 volumes, Arlesheim 2 2017

8) Rahmstorf, S., Schellnhuber, H. J. : Der Klimawandel, p. 132

Soutenir la durabilité

Une agriculture durable crée des sols bien structurés qui ont une grande capacité d’absorption de l’eau. Elle ne pollue pas l’environnement avec des pesticides ou par lixiviation des nitrates, et elle émet beaucoup moins de gaz à effet de serre. La politique agricole changera grâce à l’union de consommateurs responsables, d’agriculteurs sensés et de politiques engagés. Pour notre avenir.

Agriculture régénératrice plutôt que prédatrice

L'économie agroalimentaire nous lance un défi historique. Une modification profonde de la gestion des ressources naturelles s'impose.

Nous sommes entrés dans une phase où se révèlent de plus en plus les dangers d'une agriculture dévoyée. Ses effets négatifs sur l'environnement et la société sont par exemple des taux de nitrates accrus dans l'eau potable, dus à un apport important d'engrais azotés, la disparition des espèces provoquée par pesticides et fertilisants et le réchauffement climatique. L'obligation d'une autre gestion, en face de la situation écologique, sociale et géopolitique, se fait de plus en plus pressante.

Faux prix, fausses promesses
Si nous évaluons aujourd'hui sur un point économique tous les risques et les dommages environnementaux inhérents à l'agriculture et à l'industrie alimentaire, y compris la commercialisation et la transformation des produits agricoles, et que nous les intégrions dans les prix des produits mis actuellement sur le marché

à bas prix, ceux-ci augmenteraient de façon significative. En effet, ils ne sont pas qu'en apparence, car les frais liés aux nuisances ne sont pas calculés, mais reportés sur la société et les générations futures.

Pourtant, il ne suffit pas de hausser les prix des aliments, il faut une transformation fondamentale du concept économique de succès entrepreneurial. Celui-ci doit être mesuré à l'aune de la durabilité écologique et sociale, et non à celle de la croissance économique à consommation galopante.

Respect écologique, bon sens économique
Accroître l'agriculture biologique serait un bon début, car il s'avère que les fermes soucieuses d'écologie sont plus performantes, non seulement pour la préservation de l'environnement, mais aussi sur le plan économique.

Leur type de gestion évite pertes, dommages et risques sur leur potentiel naturel, car il internalise les facteurs écologiques et sociaux.

Renonçant aux engrais de synthèse et aux produits phytosanitaires chimiques, pratiquant un élevage plus extensif, adapté à leur surface, favorisant la biodiversité, elles éliminent de nombreux facteurs connus de nuisance agricole.

Surcroît de travail comptabilisé, plus-value occultée
Les domaines orientés vers la durabilité veillent également à la provenance régionale de leurs intrants, à l'autonomie de l'organisme agricole, à la fertilité des sols et à l'utilisation de variétés non-hybrides. Ils acceptent pour cela un surcroît de charges. Celles-ci sont très insuffisamment présentées dans la comptabilité classique. Dans le compte de résultats, les dépenses supplé-

mentaires apparaissent, mais il manque la plus-value ainsi dégagée, dans la qualité des aliments et celle de l'environnement. Cette plus-value ne se reflète aussi, hélas, que trop peu dans le prix des produits.

Après nous l'avenir – mais lequel ?
Pour résoudre ce problème, il faut inscrire dans les comptes et au bilan les charges et les performances jusqu'alors passées sous silence et reportées sur la communauté et les générations futures. Il faudrait pour cela les nommer, les évaluer et enfin leur donner un prix : il faut donc mettre à l'actif des entreprises à gestion durable leurs performances et au passif des entreprises sources de nuisances les risques qu'elles génèrent.

« **Durabilité écologique et sociale est synonyme de plus-value** »

Jusqu'alors, le bilan ne notifiât absolument pas dans les actifs les ressources naturelles du lieu de production, comme la fertilité des sols ou la capacité de reproduction des plantes utiles, bien qu'elles constituent la base et le capital d'un domaine agricole. Quand l'un d'eux prend des mesures pour restaurer la fertilité du sol, les frais corres-

pondants sont comptabilisés à charge de l'exploitation, mais la plus-value qui en résulte pour le sol n'apparaît nulle part.

Ce n'est pas seulement l'agriculture qui doit rapidement s'engager dans une gestion constructrice et responsable envers le climat : ce devoir incombe également au commerce et aux consommateurs.

Traçabilité plutôt que belles images
Tant que le prix le plus bas sera le facteur le plus important, sans que l'on connaisse ce qu'il implique, le tournant ne sera pas pris. La question doit devenir : comment le produit a-t-il été fabriqué, quelle conséquence a-t-il sur l'environnement et sur la société ? Les entreprises commerciales doivent répondre à cela publiquement, en toute honnêteté et transparence, au lieu de fabriquer un monde d'apparences trompeuses avec de belles images publicitaires.

Il n'est plus permis d'être indifférent aux objectifs climatiques à atteindre. Le type de gestion pratique et théorique en constitue le pivot. Le postulat de la croissance infinie doit faire place à une économie des ressources disponibles. Les calculs de cette dernière doivent être exacts, sinon le prix final sera pour tout et tous très élevé.

Christian Hiss,
Regionalwert AG Freiburg



À nous de choisir : les produits hors calibre ne devraient pas finir à la poubelle, mais arriver par la case panier dans nos assiettes.

« Nourrir le monde » signifie aujourd'hui qu'en moyenne par tête, un tiers de la production agricole n'est pas consommé, mais jeté. Cela signifie également que nous couvrons environ un tiers de nos besoins avec des produits animaux.

Une grande part du fourrage provient de sols qui pourraient être dédiés à l'alimentation humaine. Les effets par hectare sur l'environnement dépassent ainsi souvent de beaucoup les capacités des écosystèmes locaux. Et les effets globaux tels que les émissions de gaz à effet

de serre contreviennent largement à l'objectif 1,5°. Bref, notre système alimentaire est surdimensionné pour notre Terre.

« **Nourrir le monde entier** »

Veiller aux flux de nutriments
Nous pouvons déduire de l'idée de cycles fermés, la taille tolérable du système alimentaire. Des écosystèmes locaux et régionaux viables ne devraient nécessiter aucun flux de nutriments. Ce n'est pas le cas

actuellement. L'importation de fourrage et l'emploi d'engrais minéraux impliquent des entrées massives de nutriments, sans rapport avec la surface des écosystèmes locaux, où ils ne peuvent donc pas être transformés durablement. Inemployables, de grandes quantités surchargent ainsi l'environnement.

Renoncer aux engrais minéraux et au fourrage importé peut remédier au problème. Le gain à l'hectare serait une réduction des charges environnementales et de la produc-

tion intensive. Les rendements baisseraient – comme en agriculture biologique.

Réduire les déchets, consommer plus consciemment
À production égale, devrions-nous donc étendre les superficies cultivées en agriculture biologique? Oui. Mais revenons au point de départ : devons-nous maintenir notre production actuelle, pour en jeter ou perdre ensuite un tiers, le système alimentaire doit-il avoir cette taille ? Non. Nous pouvons réduire pertes et déchets, ainsi que les surfaces

destinées à la production fourragère. Conséquence : moins de viande, de lait et d'œufs pour notre consommation, mais suffisamment de calories et de protéines pour tous. Moins de terres agricoles nécessaires, mais pas d'exploitation intensive pour autant. Moins de charges environnementales locales et régionales, mais une sécurité alimentaire mondiale.

Cela est-il trop beau pour être vrai ? Non – mais nous devons prendre conscience de ce que cela signifie

Suite en page 4

La santé de la terre se décide sur notre table

L'agriculture biologique peut nourrir le monde entier si les hommes deviennent des partenaires fiables et changent leurs habitudes alimentaires. Comment ? Que faut-il faire pour préserver la qualité de vie et la terre ?

Suite de la page 3

pour nos habitudes alimentaires. Un tel système offrirait encore un quart des produits animaux actuels – d'où modification de nos menus, pensable sans que nous devenions tous végétariens ou végans. D'innombrables choix individuels de consommation ont nourri et aggravé le problème du climat pendant

des décennies : le même facteur peut le résoudre. Nos choix quotidiens entraînent ou non un changement. Pour l'alimentation, résignons : moins consommer de viande et de produits animaux, et surtout, moins jeter d'aliments.

Les produits non calibrés ont aussi leur place sur notre table
En tant que consommateurs, avons-

nous vraiment tout en main ? Si les producteurs par exemple ne peuvent

« Pas besoin de devenir tous végétariens »

transformer que des produits calibrés, tous les autres deviennent des

déchets. Oui, mais si nous sommes prêts à dépenser plus pour nos aliments, les produits non calibrés peuvent être vendus grâce à des circuits plus complexes. En général, ce que nous mangeons est trop bon marché – ce gain individuel se traduit dans la société par des charges environnementales dont le traitement est indirectement financé par nos impôts.

Nous pouvons donc agir au quotidien en jetant moins et en consommant moins de produits animaux. Nous pouvons agir dans un cadre plus large en soutenant dans les urnes une politique environnementale volontariste.

Dr. sc. nat. Adrian Müller, Institut de Recherche pour l'Agriculture biologique FiBL

Un plaidoyer pour les ruminants

Deux tiers des surfaces agricoles utiles en Suisse et dans le monde sont des prairies permanentes. Ces surfaces gigantesques ne peuvent être mises en valeur qu'avec des ruminants. Il faut pour cela des types d'élevage et d'alimentation bien adaptés aux animaux.

Que se passe-t-il quand les ruminants digèrent des plantes ? Du méthane se forme (CH₄), gaz qu'ils évacuent avec le CO₂. Tous deux sont des gaz à effet de serre, dont nous voulons et devons réduire les émissions.

Pourquoi les ruminants sont un plus pour les sols
Les ruminants – vaches, chèvres, moutons – entretiennent les prairies comme réservoirs de carbone vivants, portant des associations botaniques ou communautés végétales diversifiées. Définie par le climat, la prairie ne peut guère servir à autre chose qu'à nourrir des ruminants. Donc pas question de renoncer totalement aux produits animaux et à l'élevage de vaches. Car dans une bonne gestion circulaire, comme en agriculture biologique et biodynamique, les ruminants contribuent fortement à fixer le carbone. Leur fumier donne un bon engrais organique, surtout sous forme de compost.

Le compost de fumier permet d'augmenter l'humus dans le sol et de stabiliser celui-ci par la formation de complexes argilo-humiques.¹ La formation d'humus fixe le carbone (C) dans le sol, au bénéfice de l'atmosphère. De plus, le sol est ainsi stabilisé et beaucoup moins exposé à l'érosion – où eau et vent le font disparaître. Enfin, le piétinement des ruminants dans le pré enfouit les résidus végétaux dans le sol où ils pourrissent et se transforment en humus.

Les aulnes verts tuent la biodiversité
Les prairies abandonnées, dans les Alpes suisses, sont colonisées par des aulnes verts qui interdisent le retour de la forêt. Cet arbuste peut fixer l'azote de l'air et est donc extrêmement compétitif, il menace la biodiversité et le paysage. Les aulnes verts libèrent du protoxyde d'azote (NO₂) dans l'atmosphère, 300 fois plus nocif pour le climat que le CO₂ et 12 fois plus que le méthane. Dans les Alpes, abandonner la pâture des prairies par des ruminants créerait un grave problème environnemental supplémentaire.

« Abandonner l'usage des prairies pour ruminants n'est pas une bonne idée »

Seuls les ruminants et les chevaux savent se nourrir de grandes quantités d'herbe et les décomposer à l'aide des microorganismes de leurs organes digestifs. De cette herbe non-assimilable pour les humains, ils font du lait et de la viande. Ils ne sont pas en compétition avec nous comme les poules et les porcs, dont les sols réservés au fourrage pourraient également nous nourrir.

Si nous organisons correctement l'élevage et la vie des animaux, les



Pas de concurrence avec les terres agricoles. Les ruminants élevés dans le respect de leur nature sont utiles aux prairies et les protègent.

sols réservés à leur fourrage ne concurrencent pas les terres agricoles. Celles-ci sont disponibles pour produire des céréales et des légumes pour les hommes. Quand les ruminants broutent dans les prés et se nourrissent en hiver de foin, ils reçoivent leur dû et vivent alors dans une économie agricole circulaire qui stimule la fixation du carbone dans le sol et réduit les émissions de gaz à effet de serre.

Ce qui correspond aux animaux est bon pour l'environnement
Des modélisations de l'Institut de recherche de l'agriculture biologique FiBL montrent qu'une agriculture biologique étendue à toute

la planète, avec le mode d'élevage et d'exploitation des terres que nous venons d'évoquer, pourrait en 2050 nourrir tous les hommes.^{2,3} Mais cela n'est possible que si nous nourrissons les animaux sans céréales – contrairement à la pratique actuelle de l'agriculture conventionnelle et, dans une moindre mesure, de l'agriculture biologique – et si nous élevons beaucoup moins de porcs et de volailles et changeons certaines de nos habitudes alimentaires (voir article d'Adrian Müller p. 3).

En fait la solution serait simple : permettre aux animaux de vivre et se nourrir selon leur nature est la

méthode agricole⁴ la plus efficace qui entraîne la réduction des émissions, l'amélioration et la stabilisation du sol et permet de bien nourrir les hommes. Ce ne n'est pas une utopie : beaucoup d'exploitations agricoles travaillent déjà ainsi. En achetant leurs produits, nous les soutenons et les encourageons directement. En Suisse, les domaines Demeter et bio travaillent avec cet idéal.

Dr., Dipl. Ing. agr. ETH Anet Spengler Neff, Institut de recherche de l'agriculture biologique FiBL

1) Hülsbergen, H.-J.; Rahmann, G. (Hrsg.), 2015. Klimawirkungen und Nachhaltigkeit ökologischer und konventioneller Betriebssysteme – Untersuchungen in einem Netzwerk von Pilotbetrieben. Forschungsergebnisse 2013–2014. Braunschweig: Johann-Heinrich-von-Thünen-Institut, 175 p, Thünen Rep 29, doi:10.3220 / REP_29_2015
2) Schader, C., Muller, A., El-Hage Scialabba, N., Hecht, J., Isensee, A., Erb, K.-H., Smith, P., Makkar, H. P. S., Klocke, P., Leiber, F., Schwegler, P., Stolze, M., und Niggli, U.: 2015. Impacts of feeding less food-competing feedstuffs to livestock on global food system sustainability. J. R. Soc Interace 12:20150891

3) Muller, A., Schader, C., El-Hage Scialabba, N., Brüggemann, J., Isensee, A., Erb, K.-H., Smith, P., Klocke, P., Leiber, F., Stolze, M. und Niggli, U.: 2017. Strategies for feeding the world more sustainably with organic agriculture; Nature Communications, 8, 1290; DOI: 10.1038 / s41467-017-01410-w / www.nature.com / Naturecommunications
4) Gazzarin, C., Haas, T., Hofstetter, P., Höltschi, M., 2012 8: Milchproduktion: Frischgras mit wenig Kraftfutter zahlt sich aus; Agrarforschung Schweiz 9 (5), 148–155

La relation à la terre – comment retrouver l'équilibre en agriculture ?

Le changement climatique a de nombreuses facettes. L'une d'elles est l'appel à cultiver des plantes adaptées à la canicule et à la sécheresse. Une autre, le regard à porter sur les causes de ce changement. L'agriculture biodynamique est particulièrement respectueuse du climat.

Au cours des deux derniers étés, la vue des champs de maïs desséchés était à fendre le cœur. Le maïs ne résiste apparemment pas au changement climatique. Le besoin de s'adapter est l'un des aspects de celui-ci.

La recherche des causes en est un autre. L'agriculture fait partie des premières d'entre elles. Il y a d'une part la terre avec ses provisions d'humus, et d'autre part l'excès d'azote dans les engrais.

L'azote, un fertilisant
L'azote est un élément nutritif précieux pour la croissance végétale. Il arrive dans les champs par les engrais animaux, mais aussi par les engrais minéraux de synthèse ou les résidus d'usines de biogaz. Les plantes ne peuvent en assimiler qu'une partie. Et le reste ?

Une partie est lessivée sous forme de nitrate ou s'en va dans l'air sous forme d'ammoniac, une autre partie reste dans le sol où elle est dégradée par les microorganismes qui jouent là un rôle central. Leur volume par hectare correspond environ à la masse de 20 vaches. La plupart de ces microorganismes sont par exemple des bactéries et des champignons. Ils sont si petits qu'on ne peut les observer qu'avec un bon microscope. Mais leur travail est immense.

Les microorganismes sont les meilleurs agents de recyclage
Les microorganismes sont les meilleurs agents de recyclage, ils valorisent tout, paille, feuilles, fumier et lisier, qu'ils transforment en précieux humus. Ils valorisent aussi le reliquat d'azote. Mais malheureusement, cela ne va pas sans pertes et une petite partie de l'azote devient du gaz hilarant, le N₂O. Ces quantités ne sont que des traces, comparées à celles du principal gaz à effet de serre, le CO₂, mais beaucoup plus critique pour le climat.

Une étude scientifique¹ sur les émissions de gaz problématiques (dioxyde de carbone, protoxyde d'azote, méthane) tirée de l'essai à long

terme DOC, a été publiée au printemps 2019. Les résultats sont impressionnants. Si nous attribuons à l'agriculture conventionnelle un indice d'émissions de 100 %, il est seulement de 61 % pour l'agriculture biologique et même de 44 % pour l'agriculture biodynamique.

Il y a un important potentiel
Avec l'engraissement intensif des sols, nous les hommes avons causé beaucoup de dommages. Mais il y a ici aussi un important potentiel et l'agriculture pourrait réagir rapidement. Il suffirait que chaque ferme n'ait plus que le nombre d'animaux qu'elle peut nourrir elle-même sans achat de fourrage, et qu'elle utilise moins d'engrais. Cela n'est toutefois

possible que si le prix payé à l'agriculteur couvre ses charges. Concrètement, cela signifie ramener l'agriculture trop intensive, optimisée

« Ne pas retourner le sol »

comme une usine, à un niveau où la dignité humaine, le bien-être animal et l'environnement jouent un rôle essentiel.

L'humus est du CO₂ fixé
La recherche a montré que cela fonctionne. Proche des cycles naturels, l'agriculture biologique, par ses engrais modérés, ne libère pas seu-

lement moins de protoxyde d'azote que l'agriculture traditionnelle, mais préservant davantage les sols, ses pratiques sont aussi plus respectueuses du climat. Nous revenons ici à l'humus.

L'humus est du CO₂ fixé dans le sol. L'humus se forme grâce à une multiplicité de végétaux, donc en agriculture grâce aux rotations et à l'apport de matières organiques comme le fumier, la paille ou les engrais verts. Et l'érosion de la couche d'humus est freinée par un travail qui préserve le sol : les machines vont moins en profondeur et on essaie de ne pas retourner le sol. Ces mesures combinées enrichissent le sol en humus.

Un sol appauvri par une agriculture trop intensive peut ainsi fixer le CO₂ de l'air et agir comme un lieu de stockage. Car l'humus n'est pas seulement un bon moyen de stocker le CO₂, il rend également le sol perméable à l'eau et à l'air, en améliore la structure, retient mieux l'eau de pluie, avec laquelle il alimente ensuite plus longtemps le maïs touché par la sécheresse. Un sol riche en humus est donc à maint égard un but prioritaire pour le climat.

Dr. sc. agr. Maïke Krauss et Dr. phil, Dipl.-Ing. Agr. ETH Paul Mäder, Institut de recherche de l'agriculture biologique FiBL



Scientifiquement prouvé : l'agriculture biologique améliore durablement les sols.

1) Skinner, C., Gattinger, A., Krauss, M., Krause, H.- M., Mayer, J., van der Heijden, M. G. A., et Mäder, P. : Scientific Reports, février 2019



À l’époque moderne, le rapport de l’humanité à la Terre et au cosmos s’est modifié. Deux exemples :

La lumière solaire est considérée sur le plan médical comme favorisant l’apparition de tumeurs malignes de la peau – et par suite comme nocive elle-même. En 2010, un article de dermatologie¹ commençait par ces mots : « La lumière solaire est un cancérogène absolu. » L’ampleur prise actuellement par la myopie est due au manque de plein air, le phénomène touche par exemple 95 % des étudiants sud-coréens. Le mode de vie naturel des siècles passés, « lié à l’environnement », ramènerait cette proportion à 5%. De plus, les statistiques montrent qu’un tiers des myopes rencontrent dans la seconde moitié de leur vie de graves problèmes d’yeux, comme le décollement de la rétine.

Comment vivons-nous avec la chaleur ?

Alors que l’atmosphère est menacée de surchauffe, les habitants des na-

tions industrialisées développent intérieurement de moins en moins de chaleur. Le travail physique disparaît de plus en plus – c’est à 39° que nos muscles sont les plus performants, une température atteinte par les personnes qui font un dur travail physique et par les sportifs.

Pourquoi la grande majorité des parents, des patients et du personnel médical ressent-elle la fièvre – l’activité interne intensifiée de l’organisme de chaleur humain – comme une menace ? Et pourquoi la médecine classique, en dépit du bon sens, prescrit-elle massivement des anti-pyrétiques ? Car ceux-ci affaiblissent les défenses immunitaires, prolongent la maladie, élèvent plutôt le taux de mortalité et n’empêchent pas les convulsions fébriles des jeunes enfants.²

La fièvre est en général un état que régule l’organisme humain, et n’existe que chez l’homme et les animaux très évolués. Aujourd’hui, on attise la peur des affections fébriles aiguës. Parallèlement, les inflam-

mations chroniques « au cours froid » comme la névrodermite, l’asthme ou les maladies intestinales inflammatoires chroniques

« **Établir une relation intérieure avec la Terre** »

augmentent ; parmi les facteurs que l’on a pu mettre en évidence,³ comme par exemple pour la maladie de Crohn : le manque de lumière solaire. Le manque de chaleur propre produite par une fièvre aiguë augmente le risque de carcinome.

L’organisme de chaleur de l’être humain

Sur le plan médical, nous pouvons constater aujourd’hui que chez de nombreuses personnes, l’organisme de chaleur est perturbé. Or il représente physiologiquement dans l’organisme le plan régulateur supérieur de notre corporéité ; respiration, circulation, métabolisme sont normalement au service de l’orga-

nisme de chaleur qui nous permet de structurer notre corps.

L’organisme de chaleur humain est beaucoup plus flexible que celui des animaux. La fonction et la santé de notre corps dépendent pour beaucoup d’un organisme de chaleur sain, ce dont nous n’avons que fort peu conscience.

La peau humaine – nue – qui n’existe pas chez les animaux (sauvages), nous donne une possibilité unique de réguler la chaleur, condition du développement d’un grand cerveau humain, remarquablement vascularisé, qui est en même temps notre organe le plus sensible à la chaleur. C’est seulement grâce à cette interaction que nous pouvons garder une conscience claire pendant de gros efforts physiques. Notre peau nous permet aussi, par le contact, une proximité particulière avec autrui.



La fragile enveloppe terrestre est unique, un organisme infiniment diversifié qu’il faut conserver et protéger.

1) Krutmann, J.: Hautklinik der Heine-Heine-Univ Düsseldorf, Die Verwendung von topisch applizierten DNS-Reparaturenzymen zum Schutz der menschlichen Haut gegen UVB-induzierte Schäden, Bundesgesundheitsblatt 2001, 480 – 483

2) Martin, D.: Fever: Views in Anthroposophic Medicine and Their Scientific Validity. Evidence Based Compl. and Altern. Medicine.

Réapprendre le lien à la nature

Il y a cent ans était fondée la pédagogie Steiner-Waldorf. Pendant leur scolarité, les élèves font l’expérience directe du lien existentiel qui unit l’homme à la nature.

Mai 2019, un vendredi matin : des élèves vont au rassemblement place du marché. Des pancartes de couleur, peintes à la main, montrent le drame du changement climatique. Ce sont justement les plus jeunes qui expriment leur consternation devant l’état de la terre en termes simples et directs : « Hé oh ! Minuit moins cinq ! – Il est temps d’agir ! »

En face de ce sentiment de gravité éprouvé par tant de jeunes qui se font entendre par-delà calculs et partis : les dernières observations sur le réchauffement de la Terre.

Les glaciers reculent. Sur une île de la Frise du nord, on a commencé à planter de la vigne – alors que les grandes digues doivent être surélevées en raison de la montée des eaux.

Cultiver la faculté d’agir

Au vu de ces réalités, toute pédagogie actuelle est appelée à cultiver chez les jeunes la capacité d’agir pour l’avenir. Mais comment peut se tisser un partenariat existentiel entre l’homme et la nature qui se nourrit d’un lien profond et intime avec notre planète et ses phénomènes naturels ?

Tout commence dans l’enfance

Ce partenariat existentiel se construit dans l’enfance, lorsqu’il est permis à l’enfant, au cours de son développement, à travers sa propre activité, de faire de plus en plus profondément l’expérience de son appartenance à la nature et au monde. Chaque résonance entre l’âme et l’esprit à un moment précis de leur évolution et une rencontre authentique stimule des impulsions intérieures propres. Depuis 100 ans, la pédagogie Steiner-Waldorf offre aux enfants cette expérience profonde dans et avec la nature et le monde.

Pendant la petite enfance et au jardin d’enfants, ce sont les expériences élémentaires sensorielles et volontaires qui déterminent le lien avec le monde ambiant. Dans les petites classes, ces expériences prennent de plus en plus une coloration affective, avec des récits qui nourrissent une profonde proximité de l’âme avec les forces de la nature.

Du champ au pain

Dans la période sur l’agriculture dans une 3e/4e classe, les parents peuvent alors parcourir avec les enfants le chemin qui mène au pain –

depuis la préparation du sol, les semis, la récolte, la mouture des grains, jusqu’à la confection de la pâte. Les enfants découvrent alors que les processus de croissance et de maturation des céréales dépendent beaucoup du climat.

L’amour de la nature environnante s’étant ainsi ancré dans la joie de la

« **Suivre un processus de A à Z est une expérience marquante** »

cultiver et de la soigner, ce sentiment d’appartenance est étendu au cours des années suivantes à tout l’environnement : la découverte phénoménologique des animaux, des plantes

Les différentes couleurs de peau reflètent des sensibilités diverses à la lumière solaire. Les pigmentations, qui varient selon les régions où vécurent nos ancêtres, nous protègent naturellement du soleil. Les grands voyages nous permettent de découvrir ces nuances et nous sommes aujourd’hui obligés de recréer consciemment notre lien avec le soleil en chaque lieu de la terre.

Un nouveau regard sur le réchauffement de la terre
Dans chaque salle d’accouchement du monde occidental, les spécialistes en médecine néonatale ont un protocole de réanimation clair : chaleur, respiration, circulation, alimentation.

Les quatre éléments classiques s’y reflètent dans leur hiérarchie physiologique réelle : la chaleur de l’organisme est de la plus grande importance pour la physiologie, puis vient la respiration (absorption d’oxygène et rejet de gaz carbonique), puis la fonction circulatoire et enfin l’apport de substances (par exemple sucre, sels).

Dans la crise climatologique actuelle, ces quatre éléments sont en danger: – L’enveloppe de chaleur de la terre, – son atmosphère, – son hydrosphère – et, avec la fertilité des sols, la fragile enveloppe, fine comme une peau, du sol vivant de la surface terrestre.

La Terre n’est pas une chose, elle vit
Ici aussi se dessine une série dont nous prenons peu à peu conscience : c’est le réchauffement terrestre qui a l’influence la plus radicale sur la

nature et l’homme, puis viennent la qualité et les mouvements de l’air, puis, tout aussi centrale, l’hydrosphère et, conséquence des trois premiers et pourtant totalement indépendante, la qualité du sol. Inversement, agriculture et sylviculture modernes ont une influence considérable sur les autres enveloppes terrestres.

Au cours des siècles derniers, les nations industrialisées ont traité la Terre comme chose purement matérielle, livrée à nos plaisirs, et non comme un être vivant, singulier,

« Nous ne pouvons soigner que ce que nous aimons »

un organisme infiniment diversifié. Il devient de plus en plus manifeste que c’est un être vivant, que nous ne pouvons pas comprendre sa chaleur, son atmosphère, la circulation de ses eaux et le changement continu de ses continents, ni leur dispenser nos soins et participer à leur évolution, sans métamorphoser notre relation intérieure avec elle.

Nous sommes convaincus que la crise environnementale actuelle est une crise relationnelle profonde. Aujourd’hui, il est urgent d’établir avant tout une relation intérieure nouvelle avec la Terre et le cosmos. Nous ne pouvons soigner que ce que nous aimons.

Georg Soldner,
direction adjointe de la Section médicale du Goetheanum

3) Holmes, E.A., et al: Higher sun exposure is associated with lower risk of pediatric inflammatory bowel disease: a matched case-control study. J Pediatr Gastroenterol Nutr 69 (2), 182 – 188, 2019

et des minéraux révèle aussi l’importance de ces règnes naturels pour notre évolution humaine.

Prendre des responsabilités dans des projets de protection de la nature
Cette perception de la dépendance mutuelle fait naître un sentiment de responsabilité. Il se concrétise dans les classes moyennes par des projets de protection de la nature, par exemple élevage de ruches, protection des oiseaux, restauration de tourbières.

Ce chemin se poursuit dans les grandes classes par un grand défi : comment la multiplicité des phénomènes climatiques et écologiques peut-elle être perçue comme un tissu vivant ? Ici, la science globale d’orientation goethéenne offre une base qui conduit à une compréhens-

sion de la totalité vivante par l’étude approfondie des phénomènes et des faits particuliers.

Signes d’espoir
De nombreux élèves aujourd’hui expriment légitimement leurs jeunes idéaux : c’est un signe d’espoir. Il appelle la pédagogie, à partir d’un lien existentiel avec la nature et le climat, à montrer les voies d’une action humaine responsable. Les écoles ont la tâche de traiter ces questions en profondeur dans une approche humaine globale.

Claus-Peter Röh,
direction de la Section pédagogique du Goetheanum

Le SOS de la jeunesse

Qu’est-ce qui anime la jeunesse ? Le regard d’un jeune militant sur le phénomène du mouvement pour le climat.



Qu’est-ce qui anime la jeunesse ? Le regard d’un jeune militant sur le phénomène du mouvement pour le climat.

Le vendredi 15 mars 2019, 1,8 million d’élèves sont descendus dans la rue, au lieu d’aller à l’école. Ils cherchaient les mots pour exprimer ce qui vit en eux, ce qu’ils perçoivent et ce qu’ils veulent changer : le monde et son besoin existentiel de renouveau. C’est la première fois dans l’histoire qu’un mouvement des jeunes de cette ampleur fait parler de lui. Il exhorte la génération aînée à enfin agir résolument en face du changement climatique. Beaucoup d’élèves pressentent que de nombreux systèmes dysfonctionnent, que la crise climatique n’est que le sommet de l’iceberg, le premier élément d’une nécessaire transformation sociale plus profonde.

Pourquoi ces jeunes se mettent-ils ainsi en mouvement de façon si massive ? La plupart d’entre eux n’ont pas à subir les conséquences physiques de la crise dans leur vie quotidienne : ils reçoivent l’information abstraite sur la souffrance de notre monde par Facebook, Instagram, ou autres plates-formes qu’ils utilisent ensuite pour s’organiser et se rassembler. L’empathie et la qualité morale propres à cette génération semblent s’y éveiller très tôt.

Plus de calme dans un monde hystérique

Mais on discerne quelque chose d’étonnant dans ce mouvement des jeunes. Quand j’ai demandé à un groupe d’élèves manifestants ce qu’ils voulaient avant tout, ils répondirent : « Plus de calme ». Plus de calme dans un monde qui s’hystérise. Plus de calme dans une société où par exemple 25 % des étudiants hollandais souffrent de burnout. Plus de calme pour une génération où la peur est une réalité quotidienne.

Comment un tel vide intérieur a-t-il pu naître dans une Europe dite civilisée ? On ne peut séparer ce phénomène de la crise climatique. Ce n’est pas seulement la jeunesse qui souffre de burnout, le monde globalisé lui-même lutte contre les symptômes d’un burnout, sur le plan climatique, économique, social et moral. De nombreux cortèges sont émaillés de pancartes « SOS ». « SOS – Save Our Souls », sauvez nos âmes. Que signifie un être humain aujourd’hui ? C’est la question existentielle qui sous-tend la crise actuelle.

Le monde est-il plein ou vide ?
En regardant notre histoire, de nombreux scientifiques parlent aujourd’hui d’un « monde plein », par opposition à un « monde vide » où nous aurions vécu autrefois.

Maintenant plein d’êtres humains et de biens de consommation, autrefois vide d’êtres humains et de biens de consommation. Se pourrait-il que nous vivions actuellement dans un monde vide ? Dans un monde où les jeunes, le vendredi, descendent dans la rue au lieu d’aller à l’école et lancent au monde un SOS ?

Dans la Section de la jeunesse, nous travaillons à ces questions. Nous créons pour nous, la nouvelle génération, un espace ouvert, sans idéologie ni ligne directrice nous dictant ce qu’il faut faire. C’est un espace où nous, les jeunes, travaillons à une image salubre de l’avenir et pouvons semer les premières graines. Parmi les initiatives concrètes : les journées de février 2020 sur le thème « Unis à la Terre : liberté, responsabilité et destin à l’époque du changement climatique » (« Bound to Earth : Freedom, Responsibility and Destiny in the Times of Climate Change »).

Une chose est claire : la jeune génération actuelle affronte les défis avec courage et ne veut plus accepter les comportements immoraux.

Johannes Kronenberg,
Section de la jeunesse au Goetheanum

Changer : faisons-en une chance pour la Suisse

La lutte contre le changement climatique comporte de nombreux projets intéressants. Ceux-ci ont un double effet bénéfique, car mis en œuvre, ils améliorent également la qualité de vie. Maya Graf, Conseillère aux États et agricultrice biologique engagée fournit des éléments de réflexion et d’action pour un comportement plus respectueux du climat, également au quotidien.

« Le temps presse » : c’était le titre d’un livre de Carl Friedrich von Weizsäcker paru en 1989. Le philosophe allemand, physicien nucléaire, lançait un appel au rassemblement mondial des chrétiens pour la justice, la paix et la préservation de la création. L’état de la Terre et la puissance de destruction mise au point par l’homme moderne l’inquiétaient énormément. Son diagnostic était alors : le monde se dévoie.

Courage, avançons, il en va de la Terre
Et 30 ans plus tard ? Grâce à l’extraordinaire courage de Greta Thunberg, et avec le soutien de milliers de scientifiques, des personnes de

« Ne pas mettre l’avenir en jeu »

tous âges descendent dans la rue. Elles accusent directement notre génération de mettre en jeu l’avenir de la Terre. Leur légitime slogan dit : « Nous sommes ici, nous crions parce que vous nous volez notre avenir ! »

Oui. Le changement climatique ne menace pas seulement notre économie et les quatre saisons, mais les fondements de la vie de nos enfants. Nous avons besoin, plus urgemment que jamais, de mesures concrètes de protection du climat. L’accord de Paris, bien que signé par presque tous les États, n’est que timidement appliqué. À ce rythme, nous n’atteindrons pas l’objectif.

La Suisse, pionnière dans la protection du climat : notre grande chance
Pour moi, c’est clair : si nous agissons

maintenant, avec audace et rapidité, les changements nécessaires deviendront une chance économique et sociale. La Suisse peut et doit se permettre de faire partie des pionniers de la protection du climat. Il nous reste 10 à 15 ans pour nous libérer de la dépendance des énergies fossiles et éviter l’effondrement. C’est vraisemblablement notre dernière chance d’initier sans contrainte, la transformation nécessaire de notre société et de notre économie.

À quoi ressemblerait une vie respectueuse de l’être humain et du climat ? De nombreux projets et concepts nous le montrent : de plus en plus de personnes se réunissent pour renforcer les circuits économiques régionaux, encourager le travail sur le lieu de résidence, privilégier les déplacements lents, le vivre-ensemble fraternel et transgénérationnel, partager et recycler les biens de consommation, contrepoids à la frénésie de l’achat et du tout-jetable, soutenir la production alimentaire biologique locale. Ces projets sont sources d’espoir et d’encouragement. Car ils font du changement une chance tout en améliorant notre qualité de vie.

Afin que l’avenir soit devant nous, et non derrière
Pour que ces projets deviennent la norme, ils doivent être encadrés, la politique doit prendre ses responsa-

« Des projets qui font du changement une chance »

bilités. Les personnes individuelles ne peuvent pas être seules face aux conséquences de la crise climatique. Les politiques doivent édicter des



Maya Graf
Conseillère aux États, Les Verts BL, assistante sociale HES, agricultrice bio (vit dans sa ferme familiale bio de Sissach), membre de la Commission de la Sécurité Sociale et de la Santé publique du Conseil National (CSSN), membre de la Commission de gestion CdGN et DélCdG, présidente du Conseil national en 2013

lois claires et s’engager pour la transparence des coûts, l’instauration de taxes, voire d’interdits.

Il nous appartient de mettre en œuvre la Stratégie énergétique 2050 votée par le peuple et de concrétiser par des mesures efficaces la révision de la loi sur le CO₂ faisant suite à l’accord de Paris. Il faut pour cela un accroissement des forces progressistes à tous les niveaux de notre société.

Les postes de pouvoir et d’influence doivent absolument être davantage occupés par des femmes et des jeunes. C’est seulement avec de nouvelles majorités, prêtes à prendre des mesures courageuses et à gagner la confiance de la population, que nous placerons la Suisse dans l’indispensable courant d’avenir pour le climat. Le temps presse.

Ces organisations nous soutiennent.



Stiftung zur Pflege von Mensch, Mitwelt und Erde



biopartner



sativa
semences bio & amélioration variétale



STEINERMÜHLE
Rein biologisch seit 1995



bio inspecta



L'AUBIER
www.aubier.ch



demeter



WELEDA
Depuis 1921



Restaurant
« Le Castel »
www.boisgenoud.ch
1023 Crissier



la branche
école · ateliers · lieu de vie



FONDATION
LA CLAIRIERE
UN SENS À DEMAIN

Ferme - Fromagerie de L'Aubier, 2037 Montezillon

Domaine Chappaz, 1926 Fully

Domaine Wannaz, Vignoble au naturel en Lavaux

Le Sureau - Magasin bio de Bois Genoud, 1023 Crissier

Domaine Saint-Sébastien, Famille Kuntzer, Saint-Blaise

Ferme Biodynamique « Votre Cercle de Vie », 1660 Château-d'Oex

Sicher nachhaltig.
Nachhaltig sicher.



Depuis plus de 30 ans, CoOpera génère des revenus grâce à des investissements durables et significatifs dans l'économie réelle. Elle garantit ainsi la prévoyance professionnelle des PME, des institutions sociales et culturelles et des indépendants qui souhaitent avoir des partenaires éthiquement viables dans leur prévoyance. www.coopera.ch

Chaque franc collecté contribue à la recherche holistique pour nous rendre capables d'agir. Merci beaucoup.

Compte postal : 10-749020-0

IBAN : CH06 0900 0000 1074 9020 0

En ligne en Français | Italiano | English | Deutsch : www.fondsgoetheanum.ch

Le FondsGoetheanum est une initiative de la Société anthroposophique suisse reconnue d'utilité publique et exonérée d'impôt. Vous pouvez déduire vos dons de votre revenu dans votre déclaration d'impôt. Les donateurs reçoivent les éditions des années suivantes directement à leur domicile. FondsGoetheanum, Oberer Zielweg 60, 4143 Dornach, www.fondsgoetheanum.ch, info@fondsgoetheanum.ch Note : Les éventuelles désignations sous forme masculine incluent toujours la forme féminine. Merci de votre compréhension.